

L'école et ses missions

S.G.E.C.

Les enjeux du règlement intérieur

Revue Enseignement Catholique actualités. Hors série – Janvier 2016 – 36 p.

L'alignement spontané de la famille sur l'avis du professeur, qui allait naguère presque de soi, a désormais fait place à une attitude critique, voire contestataire et même hostile, envers l'autorité de l'enseignant. D'où un climat de méfiance, qui va parfois jusqu'à la judiciarisation des conflits. Cette évolution a conduit la S.G.E.C. à concevoir et à diffuser ce dossier, comme à inciter vivement les établissements -qui n'y sont pas, actuellement, astreints par la loi- à se doter au plus vite d'un texte normatif, susceptible de clarifier et de faciliter les relations. Comme le dit à bon droit Pascal Balmand dans son avant-propos, « c'est la règle qui libère, et le droit qui protège » (p. 4).

Il importe, en effet, que la règle soit énoncée, pour éviter l'improvisation et l'arbitraire qui induisent désordre et sentiment d'injustice ; il faut que les transgressions soient traitées avec fermeté mais sans rigidité, avec l'équité que requiert l'attention à chacun, de la part du chef d'établissement, « seul décisionnaire en matière disciplinaire » (p. 7).

Ce dossier propose pour cela diverses contributions éclairantes, parmi lesquelles nous signalerons d'abord celle d'Eirick Prairat, dont on connaît les publications sur la thématique de la sanction et qui reprend ici l'idée du « tact » : « on peut-être sévère, fidèle à certaines pratiques, et avoir du tact dans la façon dont on fait vivre ces principes » (p. 11). On retiendra aussi le texte de Jean-Marie Petitclerc ; il rappelle avec fermeté combien il importe de « ne pas confondre le péché avec le pêcheur, c'est-à-dire l'élève avec ses comportements » (p. 13). Cela amène l'éducateur scolaire à souligner la différence entre la sanction, qui porte sur l'acte, et la punition, qui vise son acteur, au risque de l'humilier et de l'amener au désir de se venger. Fidèle à la doctrine préventive

de Don Bosco, il montre comment faire pour éviter l'exclusion.

L'on regrettera un peu qu'il n'y ait pas assez d'exemples de la « sanction éducative », qu'il ne suffit pas de qualifier ainsi pour qu'elle le soit. Mais on appréciera hautement ce dossier car il illustre parfaitement ce que doit être l'Enseignement Catholique en tant que tel : Ici, c'est son « caractère propre » qui s'élabore, en cherchant comment exercer chrétiennement l'autorité éducative. Il faut donc féliciter les auteurs de cette brochure, qui doit être connue et diffusée.

Guy Avanzini

Michel Fabre, Brigitte Frelat-Kahn et André Pachod (sous la direction de)

L'idée de valeur, en éducation. Sens, usages, pertinence

Paris – Ed. Hermann – 2016 – 290 p.

L'idée de « valeur » joue dans l'éducation un rôle moteur, car elle la régule et l'évalue. C'est ce que mettent bien en évidence les Actes de colloque de juin 2015 de la Sofphied¹, dont on notera d'emblée la haute tenue philosophique, qui rompt avec le discours convenu ou les proclamations de foi un peu naïves qui affectent trop souvent cette notion. Sans pouvoir en analyser les 28 communications, nous signalerons celles des Professeurs Fabre et Prairat, qui en identifient et en situent les problématiques majeures, mais nous retiendrons surtout deux contributions qui traitent spécifiquement de la laïcité.

P. Kahn, quant à lui, analyse « l'esprit du nouvel enseignement moral et civique » (p. 91 et sy) prévu pour la rentrée 2015, par le Conseil Supérieur des programmes dont il était membre. Attentif, sans doute, au risque d'inculcation idéologique et d'endoctrinement, il perçoit d'emblée, au sein de cet organisme une oscillation entre une orientation « perfectionniste », qui prétendait viser un vrai « modèle de personnalité morale », et une orientation plus modestement « délibératrice », qui prévoit une discussion « dialogique » (p.96) ;

¹ Société francophone de philosophie de l'éducation

il observe avec nuance que la préférence est allée plutôt à la seconde, pour éviter maximalisme et moralisme. Comparant cette approche à celle qui prévalait à l'époque de Jules Ferry, il parle d'un « perfectionnisme faible » (p.96) décliné autour de quatre dimensions : la « sensibilité », c'est-à-dire l'émotion que peuvent susciter diverses situations, la dimension normative qui comporte la réglementation d'un vivre ensemble, le jugement, qui appelle la libre discussion que requiert son élaboration, enfin « l'engagement », qui consiste à devenir acteur de sa vie. C'est la jonction intriquée de ces quatre paramètres qui peut offrir une « culture morale et civique » (p.98). Quant à la laïcité, et sans méconnaître certaines divergences, le Conseil n'a pas voulu en faire « un concept organisateur du programme, un concept structurel » (pp. 99 – 100), car il a été sensible aux risques d'abus. C'est pourquoi on peut dire qu'elle est davantage « un cadre juridique, une règle du jeu » (p.100) qu'une valeur, à proprement parler.

C'est précisément ce que déclare aussi Eric Dubreucq, dès le titre même de sa communication : « la laïcité n'est pas une valeur » (p.211). Non pas, certes -on n'oserait même pas l'imaginer !- qu'il en nie la validité ou en rejette la pertinence, mais il s'agit, en réalité, de son statut épistémologique : c'est précisément parce qu'elle porte sur « l'ensemble des rapports aux valeurs et aux systèmes de valeurs qui se rencontrent sur la réalité » qu'elle « se présente non comme une valeur mais comme un mode d'évaluation des valeurs, qui prétend les juger sans les réfuter et les reconnaître sans y adhérer » (p.211). Ainsi, il lui faut « assurer sa compatibilité avec les différentes morales, confessionnelles ou non et, dans le même temps, garantir son indépendance vis à vis d'elles » (p. 212). Comparant de manière originale Ferry et Buisson, Dubreucq souligne que tous deux oscillent entre une vision sociologique et une vision ontologique de l'origine des valeurs. En schématisant, peut-être de manière abusive, on pourrait estimer que le premier penche plutôt vers la conception sociologique, qui observe la généralité de l'adhésion et conduit vers le concept

conformiste d'un enfant « bien élevé », tandis que la seconde penche plutôt vers une origine naturelle, universaliste, des valeurs, et ainsi pour un enfant « élève au bien » (p. 213). Encore la situation s'est-elle complexifiée, voire précisément aggravée, car, à leur époque, l'hétérogénéité était purement religieuse, « elle est désormais sociale et culturelle » (p.224).

Pour différentes que soient leurs approches, l'une d'ordre factuel et l'autre d'ordre réflexif, ces deux communications sont à certains égards, rassurantes : d'abord, elles rompent avec le style triomphaliste trop souvent, en ce domaine, associé à une tonalité sectaire ; ensuite, et plus encore, elles procèdent d'une compréhension plus approfondie de l'idée de « laïcité », perçue non plus comme une doctrine parmi d'autres et vouée à les supplanter, mais comme la condition de leur libre expression, dans le contexte pluraliste ouvert à la légitimité d'une pluralité acceptée et respectée.

Toutefois, une autre remarque demeure à énoncer aucun des textes rassemblés dans ce volume ne se réfère explicitement au christianisme. Vu l'intense activité éducative des chrétiens au fil des siècles, cette absence n'est-elle pas de nature à étonner ? Ne sont-ce pas des valeurs qui ont suscité leur réflexion et leur inventivité ? Dans une revue qui vise à mieux faire connaître « le patrimoine de l'éducation chrétienne » comme à « ouvrir des perspectives sur son avenir », sans doute ne s'étonnera-t-on pas de cette interrogation.

Guy Avanzini

Education et anthropologie chrétienne

Transversalités, revue de l'Institut Catholique de Paris - N° 141 – Avril-Juin 2017

C'est bien d'un paramètre fondamental que traite cette livraison : l'anthropologie, son rapport à l'éducation. Et non moins centrale en est la problématique : comment la première peut-elle orienter la seconde dans notre société « postmoderne » ?

La contribution de Sœur Catherine Fino, f.m.a., interroge sur ce point trois figures privilégiées : l'Abbé Henri Bissonnier, Don

Bosco et Mère Marie de l'Incarnation : groupement audacieux et risqué, vu leur apparente hétérogénéité : les porteurs de handicap mental au XX^{ème} siècle, les adolescents marginaux du XIX^{ème}, et les jeunes amérindiennes du XVII^{ème}. Quoiqu'il en soit, l'auteur semble estimer, si l'on récapitule (trop) sommairement sa pensée, que ce qui leur est commun, c'est de situer leur éducatibilité moins dans l'assimilation intellectuelle que dans la réceptivité affective, donc d'abord à l'amour de Dieu, vécu dans une communauté croyante. Il s'agirait d'une pédagogie personnaliste, où la conscience de soi s'éveille et s'affirme grâce à la rencontre de l'autre, dans une interaction et une interdépendance qui induisent la construction de l'identité. En particulier, le triptyque anthropologique de Don Bosco -affection, raison, religion-manifeste ici toute sa pertinence. De même l'audace missionnaire de Marie de l'Incarnation est-elle stimulée par sa foi dans l'éducatibilité des petites « sauvageonnes » du Québec. Et sa « postmodernité » anticipatrice tiendrait à ce qu'elle a su éviter « le double piège de l'assimilation sans réserve de la culture étrangère et de la prétention d'imposer sa propre culture à l'autre (p.10).

Joël Molinario, quant à lui, s'attache à la notion « d'éducation intégrale », dont il trouve l'origine dans les célèbres conférences de Jacques Maritain à Yale, en 1943. Sous des formulations différentes, il s'agit, en définitive, d'explorer et d'exploiter au maximum l'éducatibilité de la personne. En ce sens et de ce fait, elle est indissociable de la notion plus globale de « humanisme intégral », dont elle explicite la condition et la première étape. Molinario mobilise alors la distinction classique de Marcel Gauchet entre « apprendre » et « transmettre »² pour indiquer comment, dans une société postmoderne, la difficulté de l'éducation, voire son échec, tient à ce que les apprentissages scolaires sont en discontinuité croissance avec la culture diffusée, notamment, par les médias. Et, par le même mouvement, il confirme sa lecture

de la thèse de Joseph Colomb³, qui attribuait la crise du catéchisme à sa distance avec une transmission familiale religieusement appauvrie. La démarche scolaire, si bonne soit-elle, ne compense pas le défaut d'imprégnation.

Il revenait à François Moog de poursuivre cette analyse en inventoriant dans les textes magistériels contemporains, issus du Concile Vatican II, les divers usages de la notion d'éducation intégrale, pour en situer le cœur. Il le trouve dans la recherche de l'adhésion au Christ, « puissance instituante de l'homme » (p.45) C'est pourquoi, pense-t-il -et les éducateurs chrétiens devraient s'en convaincre !- cette pédagogie fonde le principe d'éducatibilité, de sorte que, en éducation il n'y a jamais de « naufrage définitif » car « les grâces et l'action salvifique de Dieu sont sans mesure ». Donc, « l'on ne peut jamais réduire quelqu'un à ses manques ou à ses limites » (p.50). L'anthropologie chrétienne montre ici sa spécificité et son ambition.

On sera reconnaissant à ces textes d'avoir su souligner tant la complexité de celle-ci que son actualité, mais aussi sa rationalité et ses exigences et, surtout, l'espérance qui les porte. Il revient aux éducateurs chrétiens d'en être les témoins.

Guy Avanzini

Maria Montessori

L'enfant est l'avenir de l'homme – La formation de Londres, 1946

Paris – Desclée de Brouwer – 2017 – 340 p.

Ce volume rassemble, mise au point à partir de ses notes, la série des 33 cours que, dès son retour en Europe, Maria Montessori a dispensés à Londres, du 3 septembre au 11 décembre 1946, pour la formation des cadres de son mouvement. Nourris de sa longue expérience antérieure, mûris par l'épreuve de la guerre et de l'exil, publiés enfin 6 ans avant sa propre disparition et s'ajoutant à la longue liste de ses ouvrages antérieurs, ces textes offrent une précieuse synthèse de sa pensée. Aussi

² M Gauchet et D. Ottavi – *Transmettre et apprendre* – Paris – Stock – 2014

³ J. Molinario – *Le catéchisme, une invention moderne* – Paris – Bayard - 2013

se réjouira-t-on de leur traduction et de leur parution en France.

Aux yeux de Maria Montessori, l'éducation traditionnelle suppose toujours un enfant qui, dépourvu de toute initiative, reçoit ou, plutôt, subit son éducation. Ce que, quant à elle, elle entend établir, c'est que, tout au contraire, il peut aider à celle-ci et devenir ainsi agent du perfectionnement de l'humanité, vu ce qu'elle appelle son « énergie », son « élan », son dynamisme intrinsèque, qu'il doit à la nature. « L'esprit d'un enfant est riche, grandiose, même, à l'instar d'un continent encore inconnu » (p.31). De ce fait, l'adulte doit l'observer et, plus que ses défauts, percevoir sa « grandeur » et sa « beauté » (p. 21), comme son désir spontané de développement, que manifestent sa capacité d'apprendre à lire et sa volonté d'écrire (p.35), plus intenses qu'à l'âge socialement reconnu. C'est toute la théorie des « périodes sensibles », c'est-à-dire les âges les plus favorables à une acquisition optimale. « A certaines étapes, les enfants possèdent des qualités innées, qui ne sont le fruit d'aucune méthode d'éducation (p.29). Encore faut-il, pour cela, savoir les observer, et consentir à un véritable renversement anthropologique. Aussi bien, exposant sa vision de l'histoire de la psychologie, l'auteur revendique la constitution d'une véritable « science » nouvelle, qui fonde une « pédagogie scientifique ». Contrairement à la tendance actuelle à différer les apprentissages pour attendre la maturité, il faut les commencer plus tôt et densifier l'apport culturel pendant les trois premières années, pour exploiter au maximum l'énergie psychique et la créativité de sujet et profiter du moment le plus favorable à « l'activation de ses capacités » (p. 37). En tout cela, il s'agit simplement, en définitive, « d'être au service de la nature » (p. 57) qui se manifeste dans l'écu vivant. Aussi bien, celui-ci manifeste mieux son potentiel en réagissant à son environnement usuel que dans la structure artificielle du testing. En effet, « Il existe une force vitale en chaque être humain, qui l'amène à faire des efforts immenses pour atteindre son potentiel individuel et, la plupart du temps, il y parvient » (p.113). C'est pourquoi l'on doit

se garder de « parquer » les enfants, de les isoler, de les inciter abusivement à dormir. Ce n'est pas là leur besoin, mais seulement une facilité pour les parents. Il en va de même de l'éducation morale. « La nature ne lui impose pas une forme comportementale particulière. Le nouveau-né est capable de tout, mais rien ne l'y oblige » (p. 118). Il n'est pas déterminé par des instincts. Il lui faut donc promouvoir son adaptation, « qui n'est pas héréditaire » (p. 130). En revanche, il lui faut bénéficier de stimulations et, surtout d'un apport affectif faute duquel il languit et souffre de « famine mentale » (p. 160). Il lui faut une « alimentation mentale adéquate » (p. 18). « Si les stimulations et les encouragements font défaut, il deviendra apathique, mélancolique et désintéressé » (p. 197). Maria Montessori pressent ce que formalisera le concept d'hospitalisme.

Enfin, et surtout, elle aborde explicitement les problématiques de l'éducation religieuse, confirmant opportunément ses travaux antérieurs qui soulignent fortement sa priorité et qui ont tenu un rôle moteur dans l'évolution de la catéchèse au XXème siècle et dans les débats soulevés en la matière par l'Education Nouvelle. A un moment où plusieurs écoles Montessoriennes sont devenues bien discrètes et silencieuses en la matière, ces pages, qui en traitent méthodiquement, sont bienvenues. Ainsi, elle rappelle qu'il ne s'agit pas d'une « matière » comme les autres, qui n'appellerait que mémorisation et récitation. Elle implique un climat, qui imprègne. Et surtout, elle prend appui sur l'universalité d'un « sentiment religieux » c'est pourquoi, pense-t-elle, « il faut enseigner la religion aux très jeunes enfants, voire à partir de la naissance (p. 274) ; son essor dépend largement fonction du climat familial.

Voilà donc une synthèse authentique, présentée par elle-même, de la pensée pédagogique de Marie Montessori. Ecrite de façon simple et claire, elle garde le rythme et le style de la parole, sans exclure quelques banalités, elle manifeste hauteur de vue, cohérence et originalité. Il ne s'agit point d'une approche « scientifique », au sens objectiviste du terme mais pas non plus de simples opinions. Comme elle

l'indique elle-même dans une remarque incidente d'ordre épistémologique, ce sont « des énoncés sérieux et approfondis » (p. 261), légitimement offerts à la discussion. Mais son bon sens et la pertinence des positions adoptées, notamment d'ordre anthropologique, seront sans doute largement reconnus. Dans la déroute actuelle d'une pratique éducative qui, bien souvent, ne sait guère où elle va, elle fournit des repères qui méritent la plus grande attention.

Guy Avanzini

Parents, élèves et jeunes

Stéphane Clerget

Réussir à l'école : une question d'amour ?

Paris – Larousse – 2012 – 224 p.

Cet excellent ouvrage d'un pédopsychiatre parisien mérite d'être lu, connu et intériorisé, car il présente une vision assainie de l'éducation. Écrit avec une grande simplicité, il montre finement, par des exemples bien choisis, que, malgré une représentation simpliste mais persistante, « la réussite scolaire n'est pas une question d'intelligence » (p. 1) mais bien et d'abord, une « question d'amour » (id.). L'originalité et la pertinence de son approche tiennent à la précision avec laquelle il argumente, sans crainte de s'opposer ainsi au climat pseudo-rationaliste et néo-scientiste de certains courants didactiques. D'inspiration psychanalytique, prenant largement appui sur son expérience de clinicien, il oppose aux éducateurs et enseignants, asservis à une anthropologie fixiste du niveau intellectuel, que le facteur décisif de l'éducation scolaire tient aux conjonctures relationnelles que vit l'élève.

On appréciera particulièrement, dès le début, les pages qui explorent et commentent le sens du prénom que l'enfant a reçu, « pointe émergée de l'immensité des désirs projetés par les parents, consciemment ou non, sur leur enfant » (p.29). L'auteur expose ensuite les

dommages qu'entraîne la pauvreté affective d'un climat familial, perturbé par l'attitude indifférente d'une mère incapable de manifester une émotion ou d'instaurer un attachement sécurisant, ou par l'obsession de parents anxieux, qui ne savent parler que de la scolarité et induisent les mauvais résultats que précisément ils redoutent. Si des règles et des limites s'imposent, encore faut-il qu'elles émanent du bon sens. En tout cela, c'est l'affectivité qui est prioritaire et alimente le vouloir-vivre et le vouloir-grandir de l'enfant. Décisive est aussi la confiance qu'on lui accorde et qui induit la sienne sur lui et l'estime de soi. Ainsi, « pour une large part, l'apprentissage scolaire est une question d'émotions et de mécanismes affectifs conscients ou inconscients » (p. 105). C'est ce que confirment les travaux classiques de Spitz sur l'hospitalisme et sur les pseudo-débilités d'origine affective. Enfin, chaque chapitre s'achève par une série de conseils concrets, susceptibles d'aider parents et éducateurs à adopter les attitudes souhaitables.

Le seul regret, c'est que S. Clerget ne développe pas sa pensée sur « les méthodes pédagogiques qui font de l'amour le facteur principal de la réussite scolaire » (p.212). L'on aurait aimé savoir à qui et auxquelles il pense, non sans se demander notamment si Don Bosco est parmi eux... Ce livre ne se réfère en rien à la pédagogie chrétienne ; on n'y trouve aucune allusion à elle. Néanmoins, vu la thèse qu'il adopte et développe, et sans céder à aucune tentative d'annexionnisme ni de récupération, force est de constater une convergence ou une rencontre.

Guy Avanzini

Jeunes en milieu populaire : un défi urgent pour l'Église

Documents de l'Épiscopat – n° 10 – 2015 – 87 p.

Bien qu'il s'agisse, comme le titre l'indique, d'un « défi urgent », le problème de la pastorale des « jeunes de milieu populaire » n'est pas souvent méthodiquement traité. C'est le mérite de ce dossier d'en rassembler certaines

données et de susciter une réflexion à son propos.

Ainsi que l'indique Sœur Nathalie Becquard dans une fine et dense analyse, la population concernée est d'abord, et d'emblée, affectée par une série de déconvenues et d'échecs : carence et dépréciation familiales, échec scolaire, décrochage, d'où chômage et précarité, voire addiction et délinquance, d'où fatalisme, marginalité, mésestime de soi, rejets divers. En outre, son hétérogénéité ethnique et culturelle, d'où il résulte, au minimum, un vivre-ensemble aléatoire. A cela, cependant, s'opposent, au moins chez certains, une volonté de vivre, un dynamisme, des projets ; quant aux chrétiens, a fortiori les catholiques, ils sont plus que minoritaires, en revanche, majoritaires sont désormais les musulmans et, de plus en plus nombreux, les Évangéliques, résolus, actifs et dynamiques. Mais, chez tous, même implicitement ou confusément, dans la dérive, l'oisiveté ou la révolte, se pose le problème du sens : que faire ? Que devenir ? Que vouloir ? Où et vers qui ou quoi aller ?

C'est là que se situe le rôle de la Pastorale, tout se passant paradoxalement comme si l'absence d'horizon favorisait la perméabilité au message d'un Christ Sauveur, parce qu'il ouvre à une expérience de la fraternité. Dès lors « devant une situation que nous qualifions d'urgence éducative, sociale et spirituelle, l'appel et la formation de nouveaux missionnaires à envoyer auprès des jeunes de milieu populaire devient cruciale » (p. 17).

C'est à cette fin que Monseigneur Brunin, évêque du Havre, propose certaines initiatives et précise que leur réceptivité passe par le partage d'un « parcours de vie » (p.23), c'est ce qui permettra de découvrir « le chemin que la Parole de Dieu est capable d'ouvrir pour eux » (p.23). On discerne la qualité de l'accompagnement requis pour que surgissent de véritables communautés d'Église. Et l'on voit aussi que « la mission n'est plus une activité parmi d'autres dans l'Église ; elle est constitutive de l'Église. » (p.25). Alors, on peut constater, avec Xavier de Palmaert, que les jeunes migrants « prennent

conscience de leur identité profonde » et « se découvrent frères de tous en humanité » (p.35). Et l'on peut constater, avec le Père Chavane, que la rencontre de musulmans « entraîne les jeunes chrétiens au partage » (p.40) et induit même, chez certains, le goût de la théologie.

Evidemment sensible aux difficultés et exigences de cette urgence apostolique, ce texte s'avère, en profondeur, plutôt optimiste. Il ne cache pas les obstacles mais il met en évidence la possibilité d'un apostolat efficace. Il n'exclut pas, ici ou là, « la joie de la conversion » (p.72). Sans doute regrettera-t-on que les critères de l'identification du « milieu populaire » ne soient pas suffisamment élucidés, sans en ignorer la difficulté dans notre société mouvante mais, davantage, on félicitera les auteurs de ce dossier bienvenu, qui met en évidence le bien-fondé de l'annonce explicite de la Parole.

Guy Avanzini

Jean-Yves SERADIN

Penser avec Michel de Certeau : une pédagogie du quotidien

Lyon – Chronique Sociale – 2016 – 144 p.

Il est de fait que Michel de Certeau n'est pas perçu comme pédagogue. Et, cependant, c'est bien ainsi que le présente cet ouvrage. Certes, à la différence des « grands pédagogues », reconnus comme tels, il n'est pas, quant à lui, parti d'une doctrine sur les finalités et valeurs de l'éducation, mais des questions et difficultés que soulève la vie quotidienne de la classe. Et cette approche, apparemment empirique, est devenue une vraie méthode d'investigation : à partir d'une situation particulière, inventer une solution, réfléchir aux raisons de son efficacité et ébaucher ainsi une théorisation qui inaugure une recherche-action. Globalement, cela retrouve les « méthodes actives » en tant qu'elles instituent l'élève en acteur de son apprentissage. Mais son originalité tient à l'approfondissement de sa pensée, qu'il doit à certaines rencontres, à d'abord celles d'Illich -qui n'était pas évêque ! (p.23)- et, plus encore, de Paulo Freire, chez qui il trouve et à qui il emprunte sa vision de la

démarche pédagogique à partir de conjonctures concrètes, qui, sont à la fois l'objet et le levier d'une pratique libératrice. Seradin souligne aussi à bon droit que, malgré sa pertinence, Certeau discerne bien les limites du modèle de Bourdieu, en en récusant une lecture de type déterministe, qui ne laisserait pas sa place à « la valeur d'espérance », suspendue à la résistance que les dominés lui semblaient pouvoir opposer aux pesanteurs sociales et qui a, on le sait, donné lieu à de vifs débats. Pourrait-on, sans lui prêter la moindre naïveté, voir là une marque chrétienne ?

La pensée pédagogique de Certeau va se préciser par l'explicitation de son adhésion au plan Rouchette. Les controverses à son propos révèlent aisément, derrière le début didactique, sa vraie nature, qui est politique. En effet, il s'agit de distinguer entre une conception traditionnelle et normative de l'École, qui valorise la culture écrite, notamment l'orthographe, au détriment de la maîtrise d'une communication directe entre les personnes. Est-elle un lieu que le maître gère de manière autocratique, ou un espace au sein duquel se déroulent librement des échanges horizontaux ? Or, le plan Rouchette « brise les tables de la loi » au lieu de mobiliser « les classes dominantes pour défendre leurs territoires et leurs principes » (p.58) ; d'où l'hostilité qu'il a suscitée à son encontre.

En définitive, pour Certeau, il existe deux conceptions de la relation pédagogique : soit le maître parle à ses élèves, soit il parle avec eux ; ou il impose son savoir, ou il les aide à construire le leur. Le plus souvent, ses « lunettes sociales » (p. 63) l'empêchent de discerner son propre rapport au pouvoir et l'amènent à exercer une « autorité » fallacieusement confondue avec l'autoritarisme et la coercition, en dissimulant ainsi la violence que porte la culture dominante. D'où sa critique d'une relation normative et dominatrice, au mépris de ceux dont elle ignore les ressources et le potentiel. Aussi bien, cette normativité s'exerce dès l'étape de l'apprentissage de la lecture, trop volontiers confondu avec le déchiffrement, en oubliant que l'essentiel tient au désir de lire, d'autant plus que « c'est le jeu de l'attente des lecteurs et de la résistance du texte qui

forme ce que nous appelons le sens » (p.110). Et l'on se réjouira de ce que ces remarques donnent à M. Seradin l'occasion de déplorer les « âneries » (p. 103), parfois officiellement énoncées à propos de la méthode globale, par des incompetents.

Sans doute regrettera-t-on le plan un peu discontinu d'un livre dont l'écriture contractée s'avère inégalement adéquate. De même aurait-on souhaité une réponse d'ordre épistémologique plus élaborée à la problématique initiale de « l'apport de Certeau à la pédagogie du quotidien » (p.7) et à l'élucidation du sens qu'il donne à cette notion même, comme à celles de « recherche-action » ou de « théorisation ». Mais on sera reconnaissant à l'auteur d'avoir mis en lumière un aspect peu connu de l'ample et forte pensée d'un Père Jésuite qui, familier de l'idéologie de 1968 et des courants qui l'animaient, a su s'en dégager et les dépasser par une réflexion élargie et approfondie, qui unit avec aisance nuance, précision et pertinence.

Guy Avanzini

J.M. Petitclerc, s.d.b.

Prévenir la radicalisation des jeunes

Paris – Salvator – 2017 – 114 p.

Voici enfin un livre intelligent, sur un problème très grave : et d'abord parce que, à l'opposé d'un certain discours simpliste, il dit explicitement pourquoi il faut comprendre avant de condamner. En effet, en dépit d'un propos malencontreusement célèbre, excuser n'est pas « absoudre » mais aide à se donner les moyens de prévenir un phénomène qui, pense-t-il, serait plus justement nommé « sectarisation » ou « fanatisation » (p. 18) ; quoi qu'il en soit, si aberrant soit-il, tout comportement a ses raisons, même si le coupable n'a nullement raison ; il faut donc chercher à les identifier pour essayer d'y remédier.

Fort de sa longue expérience d'éducation spécialisée et de directeur du Valdocco, le Père Petitclerc distingue globalement, si complexe que soit le cheminement de chaque personne, deux principales catégories de « radicalisés ». La première réunit des jeunes qui, souvent issus de

l'immigration, ayant échoué à l'école et en étant sortis sans qualification, se sentent exclus et humiliés et nourrissent à l'égard de la société une haine passionnée ; ils trouvent alors dans l'idéologie islamiste un discours et une cohérence qui les séduisent et nourrissent leur désir de vengeance. La seconde, au contraire, rassemble plutôt des adolescents de souche européenne et de classe moyenne qui, plus ou moins frustrés affectivement, vivent une sorte de crise existentielle et de recherche d'absolu, liées à la révolte contre l'injustice. N'ayant pas trouvé de sens à leur vie, ils découvrent dans l'idéologie islamiste une cohérence qui les convainc. Quant au processus de radicalisation proprement dit, on appréciera le schéma en cinq étapes, que propose l'auteur ; l'on remarquera surtout sa distinction entre « l'embrigadement relationnel » et « l'envoûtement idéologique », le premier précède le second et y conduit tout naturellement. Comment, dès lors, tenter d'enrayer ce phénomène ? Petitclerc remarque d'emblée, courageusement, contre et malgré l'opinion commune, que ce ne sera surtout pas par l'incarcération : « nos prisons, en France, constituent aujourd'hui le premier lien de développement de l'Islam radical » (p. 50), quant aux « centres de déradicalisation », ils n'ont évidemment guère servi qu'à faire sourire. Pour combattre « l'embrigadement relationnel », son expérience l'a convaincu il faut induire parmi les jeunes l'expérience de la fraternité, c'est-à-dire gérer l'articulation complexe entre les similitudes et les différences qui les caractérisent. L'exercice de la médiation leur montrera que les conflits n'entraînent pas nécessairement la violence mais peuvent susciter le respect réciproque, l'acceptation de pluralisme, le sens du dialogue. Important est aussi le rôle de l'Ecole si elle sait développer le sens critique et la raison, pour apprendre à résister à la tentation de gestes aberrants. Certes, « c'est beaucoup demander et beaucoup espérer » (p. 4), du fait que « la plupart des enseignants ont été formés à la négation de la relation affective » (p. 96). Néanmoins, on sait que le recours à l'éducation est aléatoire et ne comporte jamais la garantie de sa réussite mais, ici comme ailleurs, le postulat de

l'éducabilité est la condition première et exigible de tout progrès.

Nul ne s'étonnera que l'auteur souligne combien tout cela confirme la pertinence des intuitions pédagogiques de Don Bosco, toujours « référence pour aujourd'hui » (p. 95). Malgré la différence des contextes, elles trouvent ici leur confirmation « ce dont les jeunes ont besoin si on veut éviter la bascule vers la radicalisation, c'est de rencontrer des adultes capables de les guider dans leur recherche de sens » (p. 108).

Beaucoup de reconnaissance est due au Père Petitclerc, dont on sait les talents de réflexion et d'exposition, pour cet ouvrage, si pertinent et publié si à propos, qui confirme la portée de sa contribution à la recherche pédagogique contemporaine, spécialement à la réflexion chrétienne. On regrettera seulement que le contexte ne favorise guère sa reconnaissance par la pédagogie officielle et son inscription dans les bibliographies des sciences de l'éducation...

Guy Avanzini

Les enfants acteurs de leur développement : ATD Quart Monde et l'Institut Supérieur Maria Montessori, regards croisés sur l'éducation

Revue Quart Monde n° 27 – 2017 – 164 p.

Le texte est trop long, dilué, redondant. Et cependant, il mérite éminemment d'être lu et connu. Il rend compte, en effet, (trop) minutieusement d'une recherche active exemplaire, menée depuis 2011 en commun par ATD Quart Monde, dont on sait l'intense préoccupation éducative, et l'Institut Supérieur Maria Montessori, à l'intention d'enfants de 3 à 6 ans issus de milieux marqués par la détresse de la grande pauvreté. Forts de leur expérience, tous deux savent le triste sort de ceux « que l'Ecole ne sait pas prendre en charge » (p.7), et dont l'adaptation à l'Ecole Maternelle puis au CP est très aléatoire, car ils sont « les plus éloignés de l'Ecole » (p.149), vu le fossé entre les exigences de celle-ci et leur propre culture. Quoi qu'à des niveaux divers de théorisation, ATD et le mouvement Montessori constatent aussi la proximité de leurs valeurs respectives :

prévenir l'échec et favoriser une réussite non pas seulement scolaire, mais humaine, en vue d'une société juste et pacifique, telle que le préconise la finalité politique globale de l'Ecole Nouvelle (cf. p. 36). Ils observent la proximité de leurs représentations de l'enfant : tous deux affirment son éducatibilité et font confiance à son potentiel. Le constat de cette double convergence aboutit à la mise en place d'une structure commune, d'une « alliance » : l'Atelier des 3-6 ans, au sein du Centre de Promotion Familial, social et culturel de Noisy le Grand. Deux fois par semaine, les enfants volontaires -que l'on va chercher et raccompagner chez eux pour ménager un contact avec leurs parents- participent à des activités liées à leurs besoins et à leurs attentes, tels que les conçoit la théorie Montessorienne. On en lira le détail dans le texte, ainsi que les solides études de cas, qui mettent en évidence le processus d'auto-construction de la personne. Soulignons seulement que l'objectif n'est pas de former un écolier modèle, mais un homme autonome. D'où un heureux rejet de l'idée selon laquelle il faudrait surtout développer des « compétences » ; (p.150) qui risquaient de fractionner les apprentissages et de « perdre de vue l'enfant dans sa globalité, dans sa singularité » (p.15). Les adultes, quant à eux, se réunissent régulièrement chaque semaine, pour exercer la réflexion qui institue une vraie recherche-action.

Ainsi s'illustre et se vérifie la structure triangulaire de l'acte éducatif : nécessairement finalisé et dynamisé par une axiologie qui explicite son idéal, il comporte ensuite une anthropologie qui statue sur la réceptivité, l'éducatibilité et le potentiel du sujet (cf. pp.36-150); enfin le paramètre pédagogique invente une articulation des deux premiers : « l'histoire de la pédagogie, c'est d'abord l'histoire de ces pédagogues qui prennent le risque... d'essayer quelque chose. Et cette même histoire d'invention ou de réinvention se répète en permanence, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de faire de la pédagogie (p. 11).

Cette collaboration exemplaire et officielle entre deux institutions comporte une originalité qui mérite d'être saluée et félicitée : l'on souhaite la poursuite féconde

de leur coopération, en désirant seulement qu'une version abrégée et plus lisible facilite l'accès à une démarche féconde. Peut-être pourrait-on souhaiter aussi que leur commune origine chrétienne fût explicitement énoncée.

Guy Avanzini

Histoire de l'éducation

Sœur Maria Isabel Paez Melero

Un murmure aux mille échos

Edition des Religieuses de la Sainte Famille de Villefranche – 2003 – 196 p.

La Congrégation est simultanément, l'objet d'une approche originale, qui se veut explicitement historique sans, pour autant, s'interdire « l'imagination narrative propre au roman » (p. IV). Telle est l'intention de ce livre écrit par une religieuse d'origine madrilène, dans un style qui entend recréer le milieu de vieille noblesse provinciale où vécut la fondatrice, Sainte Emilie de Rodat.

Celle-ci est née en septembre 1787, donc dans une période prérévolutionnaire, de sorte que son enfance et son adolescence se déroulent dans un climat d'inquiétude, voire d'insécurité, marqué aussi par une foi ardente et un constant souci des pauvres, ce qui intensifie chez elle le souci de donner un sens à son existence. Or, voici que, amenée à rejoindre sa grand-mère dans une résidence non conventuelle mais chrétienne, elle trouve l'occasion de s'occuper de petites filles pauvres, malheureuses ou orphelines, qu'elle aime à secourir et dont, avec quelques autres, elle entreprend très empiriquement l'éducation. Et peu à peu c'est une sorte d'école qui s'installe. Et peu à peu aussi, c'est une vocation religieuse qui émerge, et la convainc d'un engagement plénier. Encore fallait-il choisir une congrégation, et ce fut l'objet de plusieurs essais infructueux, chez les Sœurs de Nevers puis chez les Picpuciennes et à la Miséricorde de Moissac, avant d'en venir à la lente maturation d'un projet original, celui de la Sainte-Famille, délibérément vouée à la scolarisation et à l'éducation des filles. Si l'auteure ne donne guère d'indications d'ordre proprement canonique, elle décrit bien l'alternance de

joies spirituelles et de déceptions, de phases d'essor et de diffusion, de difficultés institutionnelles, politique et autres, et aussi le processus de consolidation de l'œuvre, notamment après son abandon d'un projet de fusion avec les religieuses Marianistes d'Adèle de Trenquelléon. Et, si l'on ne parle guère des aspects proprement pédagogiques, du moins souligne-t-on avec quelle affectueuse douceur Sainte Emilie savait aborder des élèves insoumises ou caractérielles et les amener à surmonter leurs troubles antérieurs. Le concours décisif de l'Eglise et, plus spécifiquement, des religieuses à l'éducation est ici, une fois de plus, clairement établi et mis en lumière.

Guy Avanzini

Monseigneur Luc Crépy et Sœur Marie-Françoise le Brizaut

Saint Jean-Eudes : ouvrier de la nouvelle évangélisation au XVIIème siècle

Paris - Editions Jésuites - 2016 -132 p.

Saint Jean-Eudes n'est généralement pas perçu d'abord comme un pédagogue, mais bien plutôt comme un missionnaire passionné, spécialement au sein du monde rural, et comme un artisan du renouveau spirituel du 17ème siècle, en lien avec Bérulle et l'Ecole française de spiritualité. Et cependant, c'est précisément cette expérience de prédicateur qui l'a rendu attentif à deux types de misère qui allaient l'amener à des initiatives d'ordre éducatif. La première est à l'intention des prostituées et des filles en danger moral ; elle le conduisit à créer à leur intention en 1641, à Caen, un "refuge" dont allaient ensuite émaner la Congrégation de Notre Dame de la Charité, puis celle du Bon Pasteur d'Angers. Toute différente, la seconde est, dans la dynamique du Concile de Trente, de créer moins des collèges que des séminaires, pour améliorer la formation défaillante du clergé séculier. Cela allait lui faire quitter l'Oratoire, pour susciter en 1643 la Congrégation de Jésus et Marie, "les Eudistes", vouée à la préparation spirituelle des prêtres, dont la qualité est requise pour assurer aux missions leur portée. En outre, pour non formel qu'il soit, son incessant ministère au sein des

paroisses comme son rôle de catéchèse et de directeur spirituel constituent bien, également, une activité foncièrement éducative.

Sans doute est-ce l'actuel désir de certains de le voir déclarer "Docteur de l'Eglise" qui est à l'origine de ce livre, dû à Monseigneur Crépy, évêque du Puy, lui-même eudiste, et à Sœur Marie-Françoise, de la Congrégation du Bon Pasteur. Tous deux déclarent, dans l'avant-propos, leur désir d'éviter deux dangers "tomber dans l'apologie et succomber au concordisme" (p.5). Mais, au risque de céder au second, on serait tenté de dire que, à sa manière, Saint Jean-Eudes s'est explicitement voulu apôtre des "périphéries".

La seconde partie de l'ouvrage relève d'une thématique proprement théologique et spirituelle. Elle examine les aspects originaux de la réflexion de Saint Jean-Eudes, en insistant sur le rôle qu'il donne au "cœur" comme à la Vierge Marie. De copieux extraits de ses propres textes sont proposés.

Au total, ce livre bref présente une synthèse bien informée, dense, claire et précise d'une personnalité chrétienne aujourd'hui insuffisamment connue et non dépourvue de portée sur certains aspects de l'éducation.

Guy Avanzini

Sylvie d'Esclaibes

Montessori, partout et pour tous

Ed. Balland – 2016 – 332 p.

Voici un livre extraordinaire, du à une personnalité hyperactive et volubile, enthousiaste et chaleureuse, qui célèbre avec ferveur les louanges de la pédagogie Montessorienne, telle qu'elle la perçoit et la pratique. Directrice d'un lycée qu'elle a fondé pour en diffuser les bienfaits, elle n'a cessé d'en découvrir les mérites. Mais, même si cette adhésion passionnée pourrait sembler excessive, elle ne doit pas empêcher de discerner aussi la pertinence globale de son propos.

La première partie (100p.) est autobiographique. Mme d'Esclaibes raconte

avec plaisir et assurance son enfance, sa famille et, surtout, sa découverte enflammée de Maria Montessori ; Ainsi, elle sait comment remédier à la médiocrité dépressive de la pédagogie officielle usuelle, normative et contraignante, dont elle entend protéger ses propres enfants, qu'elle veut heureux et épanouis. Si elle est un peu touffue et redondante, cette narration se présente comme une sorte d'hymne à la joie, associé à la libre réflexion qui la nourrit.

La deuxième partie, de même longueur, expose les « piliers » de la doctrine. Sans doute -mais on retrouve cela chez beaucoup de Montessoriens- affirme-t-elle un peu facilement sa « scientificité » due à une « démonstration » (p. 110) mais les principes fondamentaux sont clairement identifiés et argumentés : ainsi en va-t-il de l'insistance sur le respect dû à l'enfant, sur la bienveillance confiante et le « regard positif » à adopter sur l'importance de « l'émotionnel », sur l'affection à éprouver à son égard, sur l'éducabilité : elle rappelle ces données qui rejoignent celles de Don Bosco (p.230) ; Cela est requis pour assurer le bonheur, l'épanouissement et le développement de chacun. Et l'on déplore, avec l'auteur, que trop d'enseignants ignorent ou rejettent ces thèmes dont l'adoption serait requise pour assurer un vrai nouveau départ, qui serait non seulement formel ou idéologique, si nombreux demeurant ceux qui, à leur insu, pratiquent un sélectionisme élitiste.

La troisième partie, enfin, présente des « études de cas » : enfants en difficultés, ou en échec, que l'Ecole Montessori a souvent mis sur la voie de l'essor personnel. Ces dossiers sont bien choisis et judicieusement analysés. Ils confirment le rôle décisif de l'éducateur qui croit en l'enfant et est heureux de l'accompagner. On souhaiterait cependant, pour mieux situer l'entreprise du lycée, une analyse sociologique du milieu de ces élèves, pour voir dans quelle mesure, objectivement, il est de nature à faciliter leur travail. Même si son exubérance prête parfois à sourire, ce propos, animé par une foi inaltérable et l'éducation, contraste brutalement avec l'actuelle tonalité morose de la pédagogie et de l'Ecole, en proie à un climat découragé et dépressif, dans lequel

on va jusqu'à s'interroger sur la possibilité même d'éduquer. Or cette confiance n'est pas fortuite et ne tient ni à une euphorie naïve, ni à un optimisme aveugle. Elle provient de ce que Mme d'Esclabes dispose d'une doctrine qui non seulement anime mais fonde sa pratique. D'une part, elle a une finalité claire et explicite qui est simultanément « une passion » : « avoir comme principal objectif le développement de l'autonomie et de la confiance en soi... » (p. 330) ; d'autre part, elle dispose d'une anthropologie : elle croit au potentiel, à l'éducabilité de chacun.

Ce livre souffre de certaines négligences d'ordre formel : typographie et ponctuation défectueuses, écriture compacte et peu soignée. Par ailleurs, aucune précision n'est donnée sur les relations entre le lycée et les organisations montessoriennes « officielles ». Enfin et surtout, on s'étonne de l'omission complète de toute évocation d'une éducation religieuse, malgré le caractère intrinsèquement chrétien de la pensée Montessorienne. Celle-ci se trouve ainsi amputée d'une dimension centrale dans les écoles publiques, qui n'en mobiliserait que le matériel et les pratiques didactiques, en méconnaissant ou en rejetant ce dont elles procèdent. Or, qu'on le sache ou le veuille ou non, c'est une pédagogie chrétienne, greffée sur l'Évangile. Aussi bien, c'est dès 1929, à l'école de Barcelone, que l'énoncé de sa finalité spirituelle inaugure le renouveau de la formation religieuse, dont la portée s'avérera décisive sur la pédagogie catéchétique du XX^{ème} siècle⁴ ! Mais, même si ce silence étonne, il faut néanmoins recommander la lecture de ce livre spécialement aux déprimés, fatalistes et résignés, pour réanimer leur volonté d'éduquer.

Guy Avanzini

Philippe Maxence

Baden-Powell

Paris – Ed. Perrin – 2016 – 500 p.

⁴ Dictionnaire historique d'éducation chrétienne, notices n° Co 11 et m 081.

L'essor rapidement mondial du scoutisme, sa compatibilité avec les contextes socioculturels et socio-éducatifs les plus variés et sa vitalité qui demeure depuis plus d'un siècle justifient de se demander à quoi cela est dû. C'est la question que l'on se pose à nouveau à l'occasion de la parution de ce volumineux ouvrage. Comment expliquer le paradoxe d'un mouvement de jeunesse qui résiste au bouleversement de nos sociétés ?

Si ce n'est pas explicitement à cette question qu'il répond, du moins M. Maxence ne manque-t-il pas de l'éclairer par cette approche biographique très informée, approfondie et minutieuse, qui reconstitue dans le détail la vie de Baden-Powell, tout en signalant au fil des pages les traits et les valeurs qui préfigurent ceux que devait bientôt promouvoir le scoutisme. « Sa scolarité est médiocre » (p.581), et déjà émergeait un certain anti-intellectualisme, que la suite confirmera. A défaut, « il progresse au football » (p.57) ... et se découvre de plus en plus homme d'action, voire hyperactif. Cela autorise à dire que, « avant d'être une pédagogie écrite et formalisée, le scoutisme a été vécu par son fondateur » (p. 64). Adulte, il entre dans l'armée et devient officier, ce qui l'amène à de nombreux séjours outre-mer, spécialement, en Inde et en Afrique du Sud, et à alterner les périodes monotones de la vie de garnison -dont il se distrait par la chasse au sanglier- et les épisodes de combat, vu les guerres coloniales que menait alors la Grande-Bretagne. Du moins critique-t-il la discipline imposée et « l'encadrement militaire » (p.122); Mais, fort de batailles qui lui assurent du prestige ; Il est promu général à 43 ans et, en 1903, est nommé Inspecteur Général de la Cavalerie.

A la page 289 de l'ouvrage, on arrive à la seconde période de sa vie, celle qui est marquée par la fondation et le développement du scoutisme ; en 1906, il entreprend la rédaction d'un ouvrage, vite devenu célèbre, sur l'éducation des garçons par le scoutisme, et, en mai 1907, il se risque à abandonner ses fonctions dans l'armée pour se consacrer exclusivement à la direction et à l'animation du mouvement, dont le fameux camp inaugural allant

vérifier et valider la formule. Il s'agit alors désormais, pour lui, de veiller à une unité d'inspiration et de pensée que pouvaient néanmoins compromettre dissidences, jalousies, rivalités et contre-sens. Il s'agit notamment de réagir aux tentations -ou aux accusations- de militarisme et aux « exercices abêtissants » (p. 320) que préconisent, notamment, les régimes totalitaires. Ce sont sa résolution, sa fermeté, son autorité propre qui permettent de sauver l'idéal d'une « virilité chrétienne » (p.284) vécue au quotidien, et pas seulement « professée le dimanche » (p.360).

Au terme de la lecture, on ne peut qu'admirer l'érudition de M. Maxence et sa méticuleuse restitution d'une histoire dense et complexe. Les annexes, le glossaire et la bibliographique de et sur Baden-Powell seront aussi justement appréciés : l'information ainsi réunie favorisera la compréhension de ce phénomène social que constitue le scoutisme. Force est cependant de regretter l'absence d'une reconstitution de sa pédagogie. Si ses traits majeurs ont été identifiés et signalés, aucune synthèse n'en est esquissée. Et pourtant, toutes les données requises sont présentes : ce mouvement procède d'une axiologie originale, d'une anthropologie qui ne l'est pas moins et d'une inventivité spectaculaire. On aimerait aussi voir étudier ses liens avec les théoriciens de l'Education Nouvelle, comme avec les Eglises. Et il serait souhaitable de préciser également dans quelle mesure et en quel sens il s'agit d'une pédagogie chrétienne.

Guy Avanzini

Sylvie Bernay

Femmes de Dieu : l'aventure de la vie consacrée féminine

Paris – Editions de l'Emmanuel – 2016 – 236 p.

L'objectif de l'auteure n'est pas d'ordre pédagogique. Il émane du regret que suscite chez elle l'absence d'un ouvrage de synthèse, qui présenterait « une histoire générale de la vie consacrée féminine » (p. 77). Son désir est de combler cette lacune et de réparer cette omission. C'est pourquoi, elle-même consacrée au sein de

l'Emmanuel, elle a rédigé ce gros volume, qui étudie le sens, la raison de la constance, dès les origines du christianisme, et l'ampleur de ce véritable phénomène social que constitue l'émergence toujours renouvelée de l'engagement religieux féminin.

On appréciera d'emblée et à bon droit la réalisation de ce beau projet, la surabondance et la précision des informations rassemblées et, plus encore, le souci de souligner et de mettre en évidence le lien entre le type de fondation d'une époque déterminée et son contexte socio-pastoral et ecclésial, en particulier lors des périodes de renouveau et d'essor, due notamment à la diffusion internationale assumée par les Congrégations Missionnaires, sans exclure celles qui se consacrent, exclusivement ou partiellement, à l'éducation et à la scolarisation. Et l'on remarque spécialement le mouvement du XIX^{ème} siècle, cet « âge d'or des religieuses françaises » dont parle Gérard Cholvy. Au fil de la lecture, on admire la richesse de l'inventivité ainsi déployée, le courage des initiatives, l'intensité du sens spirituel et l'engagement plénier et inconditionnel de ces femmes données à Dieu dans le service du prochain. C'est un bel hommage qui est ainsi rendu aux personnes consacrées et à l'héroïcité de tant d'entre elles.

On regrettera seulement que la complexité du sujet ait, ici ou là, faussé le plan du développement, en particulier le positionnement des pages 214 et sq. sur Thérèse de l'Enfant Jésus et Elisabeth de la Trinité. Globalement, l'approche du XX^{ème} siècle manque du peu de recul. De même les problèmes canoniques liés aux vœux et à la clôture mériteraient-ils une analyse plus poussée. Enfin, il manque un index.

Ce beau livre paraît dans un contexte qui se veut délibérément valorisateur de la femme et de son rôle dans l'histoire des sociétés. Mais voici que, simultanément, un courant inverse se manifeste. Ainsi, un récent article du Monde : « des catholiques veulent rendre à l'Église sa virilité. Des laïcs et des prêtres multiplient les stages pour aider les hommes à se réconcilier avec leur masculinité » (mercredi 28 décembre

2016, p. 0) : ces textes disent la plainte de ceux qui déplorent une « féminisation de la vie en Eglise » (id.). Il n'y a évidemment pas, ici à trancher entre ces deux thèses. Du moins importe-t-il de signaler leur dualité.

Guy Avanzini

Christophe Carichon

Saint Salomon Leclercq

Paris – Editions Artège – 2016 – 128 p.

Bien que Frère des Ecoles Chrétiennes, ce n'est pas à un apport original à la pédagogie que le Saint Frère Salomon doit la gloire de sa récente canonisation, le 16 octobre 2016. Originaire de Boulogne-sur-Mer, il était entré dans l'Institut Lassalien en 1767, pour sauvegarder sa fidélité chrétienne, menacée par la corruption environnante ; et ce, malgré l'opposition de certains membres de sa propre famille fermement hostiles à une éducation scolaire des enfants du peuple, qu'ils estimaient inutile, sinon dangereuse. Quant à lui, il n'eut que pendant environ 5 ans la charge d'une classe, c'est-à-dire, vu l'époque, de 130 élèves, puis d'une « pension de force, destinée à des sujets difficiles ou « libertins », dont leurs parents désespéraient. Très vite, il fut appelé à d'autres fonctions, d'abord comme responsable du noviciat, donc de la formation des jeunes Frères, puis comme procureur du gros établissement de Maréville. Il fut ensuite le secrétaire du Supérieur Général, le célèbre Frère Agathon, et, enfin et surtout, secrétaire général de l'Institut.

Mais voici que bientôt allaient commencer la révolution de 1789 et la persécution antireligieuse qui y fut liée. Horrifié par ces événements, le Saint Frère Salomon refuse fermement de prêter le « serment civique » imposé en mars 1792 aux enseignants, comme tout contact avec les prêtres jureurs. Se cachant à Paris, il rassemblait clandestinement des informations pour le Frère Général, demeuré à Melun, et il eut la joie d'y rencontrer le Père de Clorivière au moment où celui-ci fondait secrètement ses propres sociétés religieuses, spécialement celle des Filles du Cœur de Marie.

Cependant en avril 1792, l'assemblée législative vota la suppression de l'Institut. Dénoncé pour ses activités, Frère Salomon fut arrêté le 15 avril et emprisonné au Couvent des Carmes de la rue de Vaugirard. C'est là que, dès le 2 septembre suivant, une horde haineuse allait le massacrer en même temps que 113 autres prêtres, religieux et laïcs, incarcérés avec lui. Le tragique épisode fait de lui le premier martyr canonisé de la révolution. Au delà du pédagogique, il est éducateur par l'exemple impressionnant de son inaltérable fidélité.

Guy Avanzini

Sr Marie-France Carreel, r.s.c.j.,

Sainte Philippine Duchesne : aller semer l'Évangile par de-là les frontières

Editions jésuites – Paris – 2017 – 78 p.

C'est l'intrépidité d'une religieuse missionnaire vouée à l'éducation des indigènes que, dans l'attachante collection *Fidélité*, expose Sr Marie-France. Elle-même docteur en sciences de l'éducation avec une thèse sur Sophie Barat, elle restitue ici, avec maîtrise, l'aventure de Sainte Philippine Duchesne qui, voilà exactement 200 ans, embarqua pour l'Amérique avec quatre autres religieuses, afin de christianiser les filles indiennes.

Issue de la meilleure bourgeoisie dauphinoise, cette jeune grenobloise, née en 1769, commence ses études chez les Visitandines du célèbre monastère de Sainte Marie d'en Haut, qui domine l'Isère. Et là, toute jeune, elle rêve déjà d'aller catéchiser les indigènes, voire de subir le martyr. A 18 ans, elle entre au noviciat, mais bientôt, en 1793, la communauté est dispersée. Ne pouvant faire profession, elle s'emploie à aider les détenus de la Terreur puis s'adonne à l'éducation de quelques « enfants des rues », dont la rusticité ne manque pas de lui être pénible... Elle peut enfin, en 1801, retourner au couvent et y installer un petit pensionnat de filles ; mais son statut demeure précaire et indécis. Néanmoins, elle apprend providentiellement que Sophie Barat prenait à Amiens l'initiative d'une Congrégation, dans laquelle elle entre en 1804 et au sein de laquelle elle fait profession perpétuelle

dès 1805. Son désir demeurerait cependant d'aller parmi les « infidèles ». Du fait de divers circonstances, ce n'est qu'en 1818, âgée déjà de 49 ans, qu'elle peut enfin partir pour l'Amérique, où l'Evêque de la Louisiane, Mgr Dubourg, souhaitait ouvrir une école. Toutefois, après plusieurs mois de voyages éprouvants, les déconvenues se multiplièrent : difficultés d'ordre pratique, imprévisibilité de certaines décisions épiscopales, oppositions d'origines inégalement chrétiennes, immensité du pays, lenteur des communications avec la Maison-Mère ; souvent, un an s'écoule entre l'envoi d'une demande et la réception d'une réponse. Mais la pire déception tient à ce que les écoles qu'elle ouvre ne peuvent d'abord scolariser que des américaines, cela la démoralise, même si elle trouve du réconfort dans la prière. Et de fait, les 6 établissements qu'elle parvient à créer entre 1819 et 1826, voient arriver quelques païennes, à qui elle peut annoncer Jésus Christ. Et leur proportion ne va cesser de croître.

On lit avec intérêt et émotion ces pages qui restituent de manière dense et précise l'effort incessant d'une missionnaire que le zèle des âmes ne cesse de motiver. En particulier, le 5ème chapitre présente la spiritualité adoratrice d'une religieuse qui voulait faire partout connaître l'amour du cœur de Jésus, qui l'a elle-même saisie. Certes, au premier regard, « il semble que Philippine Duchesne se soit livrée à un vrai parcours d'obstacles » (p. 57). Mais l'on admire la fécondité et la courageuse ténacité d'une démarche, qui prolonge à sa manière celle de Marie de l'Incarnation. Aussi doit-on être reconnaissant à Sœur Marie-France de ce beau petit livre, solidement référencé et documenté.

Ajoutons que l'auteur et Sœur Carolyne Osiek, également r.sc.j., viennent de publier – Philippine Duchesne, pionnière de la frontière américaine 1769-1852 – Œuvres complètes. Ed. Brepols – Turnhout (Belgique) – 2 vol. - 1750 p. - Ces volumes, qui rassemblent 656 lettres et divers textes de Ste Philippine, apportent de nombreuses informations sur sa vie et son action.

Guy Avanzini

La catéchèse

Jean-Pierre Putois

Petit trésor des catéchismes diocésains

Ed. Via Romana -2017 – 564 p.

Cet ouvrage paradoxal s'inscrit doublement dans le débat pédagogique actuel : d'une part, en effet, il réactive allègrement les polémiques soulevées par la transformation du catéchisme en catéchèse, convaincu des mérites du premier et des « dangers » de la seconde ; d'autre part, et simultanément, il nourrit le débat entre les adeptes proclamés de la transmission des contenus culturels et ceux qui sont censés préférer les « méthodes nouvelles » : c'est le conflit entre les réputés « républicains » et les réputés « pédagogues ». Mais cette distinction est dépourvue de signification : comment concevoir des méthodes qui ne viseraient pas la transmission d'un objet ou, inversement, une transmission qui ne chercherait pas la démarche la plus efficace ? Aussi bien, le catéchisme d'autrefois mobilisait une méthode claire et identifiée, sous la forme de questions et réponses, qui impliquait mémorisation et récitation « par cœur ».

Quoi qu'il en soit cette anthologie est précieuse et bien intéressante, car elle rappelle le souvenir de ces catéchismes diocésains élaborés à la suite du Concile de Trente et utilisés pendant trois siècles, jusqu'à la promulgation d'un Catéchisme National, en 1937, et aux évolutions ultérieures. A cette lecture, les moins jeunes reconnaîtront aisément la manière dont ils ont été instruits de la Religion. Et l'on saisira aussi le bien-fondé des remarques de Joël Molinaro sur la disparition d'une transmission familiale qui donnait sens à la forme scolaire de la leçon de catéchisme⁵, alors que, celle-ci, au sein d'une société sécularisée, déchristianisée et déclinante, devient d'autant moins recevable que son formalisme et sa rigidité heurtent la spiritualité contemporaine, plus sensible à l'image d'un Dieu miséricordieux. Encore aurait-on souhaité que les demandes

⁵ J. Molinaro in Revue *Transversalités* – N° 141 – Avril-Juin 2017 ; cf aussi, du même auteur, *le catéchisme, une invention moderne* – Paris – Bayard – 2013.

d'élaboration de ce « petit trésor » soient exposées, sa méthodologie plus précise et son système de références plus explicite. Il reste que cette très volumineuse publication prolonge et alimente à sa manière une problématique qui traverse l'histoire et déborde son objet.

Guy Avanzini

Maria Montessori

Dieu et l'enfant, et autres écrits inédits

Parole et Silence - 2015 - 250 p.

La pensée religieuse de Maria Montessori demeure mal connue, malgré la place majeure qu'elle occupe dans son oeuvre. Freinée dans son expression par le souci de ses relations avec le Saint-Siège, surtout après la publication, en décembre 1929, de l'Encyclique *Divini Illius Magistri*, elle doit aussi se défendre de la pression du fascisme. Et, en France, vu le laïcisme ambiant, son influence sur la pédagogie de l'Ecole Maternelle s'accompagne de l'occultation de sa dimension chrétienne, au point que celle-ci est ignorée même dans certains établissements officiellement Montessoriens, au mépris de son rôle, direct ou indirect, dans le mouvement du renouveau catéchétique. C'est dire l'intérêt que présente la parution, enfin, en français, de l'étude sur "Dieu et l'enfant", accompagnée de quelques fragments, sans doute écrits en 1939, en vue d'un livre qui ne fut jamais achevé ni publié. Aussi bien, la complexité et l'obscurité de ce contexte donnent à la présentation de Fulvio de Giorgi un caractère un peu embarrassé.

Quoi qu'il en soit, ce texte bref -environ 45 pages- met bien en évidence l'originalité et la force de la conception montessorienne de l'éducation religieuse : celle-ci ne consiste pas à tenter d'inventer une "méthode active" de l'enseignement de la doctrine mais, beaucoup plus fondamentalement, à introduire à une expérience du vécu liturgique. En outre, ce document lui offre l'occasion de formuler l'essentiel de ses vues sur l'éducation de l'enfant et de la considération due à sa nature, à ses besoins, à son dynamisme endogène. Respecter l'enfant, c'est une façon de respecter Dieu. Que de parents et d'éducateurs auraient bénéficié à méditer ces pages !

Le regret porte seulement sur leur brièveté, car on aimerait les voir approfondies et précisées. On ne s'étonnera pas de leur insistance un peu réitérée sur la thématique du pêché originel, évidemment due au désir de ne pas s'exposer à l'objection des théologiens qui reprochaient volontiers à l'Education Nouvelle de négliger la tendance pécheresse de l'être humain et de céder à l'angélisme. En revanche, on souhaiterait une approche plus soutenue du concept de nature ; Et, s'il est légitime d'insister sur la différence psychologique entre l'enfant et l'adulte, encore faut-il saisir comment celui-là devient celui-ci, autrement dit rendre compte de la genèse. Enfin "le droit de l'enfant à une éducation saine" (p.64) et la satisfaction de ses "vrais besoins" (id) appellent une critériologie faite de laquelle l'éducateur risque le désarroi ou la négligence. Il reste que cette publication aidera à élaborer une vraie synthèse de la pédagogie montessorienne, dont les convictions unifiantes appellent une identification plus systématique.

Guy Avanzini

La laïcité

Jean Baubérot

Les 7 laïcités françaises

Paris - Editions de la Maison des Sciences de l'Homme - 2015 - 176 p.

Parmi les (trop) nombreuses et très inégales publications que la conjoncture a suscitées sur la laïcité, il s'impose de retenir celle d'un spécialiste reconnu, dont on appréciera à bon droit la précision d'une information solidement référencée et la clarté de l'exposition. Plus encore, on lui saura gré d'un sous-titre qui tranche avec le dogmatisme officiel : "le modèle français de laïcité n'existe pas". Loin d'être immuable, stabilisée et offerte à ce titre à la vénération de l'opinion⁶, il s'agit d'une notion qui, à partir d'une intuition fondatrice, pertinente, cherche ses assises et son point d'équilibre. Au terme d'un minutieux inventaire, l'auteur en a en effet

recensé et identifié "sept lectures", bien différenciées :

La première, qu'il estime minoritaire (p 27), assimile la laïcité à l'anti-religion et entend combattre le christianisme comme un fléau irrationnel et obscurantiste. Quoique soutenue par certains au Parlement en 1905, elle y fut largement repoussée. Néanmoins, elle demeure dans l'aspiration de ceux qui militent en faveur de la marginalisation radicale des religions. Elle est alors traitée comme une philosophie de l'irréligion, voire de l'athéisme, que ses zéloteurs (cf. par ex. Michel Onfray) souhaitent établir. Et c'est cette prétention qui demeure sans doute aujourd'hui le facteur premier des conflits et des controverses en la matière.

Bien différente est la lecture "gallicane", qui avait notamment la faveur d'Emile Combes. Ici, le politique ne veut pas tant combattre le religieux que le neutraliser, en le mettant à son service. Il s'agit de séparer l'Eglise non pas de l'Etat, mais de Rome, en la plaçant sous la tutelle du gouvernement. Aussi bien, tel peut être l'objectif d'un concordat limitant le pouvoir du Pape, notamment pour la nomination des Evêques. Pour ses partisans, la laïcité-séparation est même dangereuse, car elle émancipe abusivement l'Eglise... Ce courant a tendance à renaître sous des formes diverses. De nos jours, le désir de contrôler la formation des imams et de divers aumôniers en est sans doute un aspect.

On en vient alors aux "laïcités historiques", celles qui préconisent "la Séparation" : car il y en a deux ; et, en 1905, c'est celle d'Aristide Briand, soutenue par Jean Jaurès, qui l'emporte sur Ferdinand Buisson : si l'une et l'autre récusent tant l'acception anti-religieuse que le gallicanisme, ils n'entendent pas identiquement la "séparation". Le fameux "ajout" à l'article 4 fut adopté malgré l'avis du second qui y voyait une concession contradictoire aux Eglises en subordonnant la dévolution des biens aux associations culturelles ayant adopté "les règles générales de culte dont ils se proposent d'assurer l'exercice" (p.62), faute de quoi elles n'en deviendraient pas affectataires. L'autre conception, au contraire, ne prévoyait pas cette clause ; ce sont bien des visions

⁶ cf. pp. 12-15

distinctes ; celle qui fût retenue implique, de facto, la prise en considération de la structure institutionnelle des confessions. Aussi bien, M. Baubérot montre comment, depuis, les positionnements distincts de la Libre Pensée et de la Ligue de l'Enseignement réfractent et prolongent cette dualité.

Mais voici qu'émerge une 5ème lecture, la "laïcité ouverte" au scandale de ceux pour qui cette qualification est quasi blasphématoire, tant il leur paraît évident qu'elle ne saurait être "fermée" ! Moins rigoureusement circonscrite que les précédentes, elle est cependant explicitement anti-sectaire, "anti-laïciste". Due sans doute, notamment, à l'influence de Paul Ricœur, comme à la Déclaration de novembre 1945 de l'Episcopat Français, elle pourrait être définie comme celle qui, acceptant pleinement la "Séparation", revendique pour toutes les conceptions philosophiques et religieuses le droit de s'exprimer librement et de se faire valoir au sein de la société civile et dans tous ses débats. Dès lors, elle peut rencontrer un problème précisément très "ouvert" de nos jours : elle se réserve évidemment le droit entier de considérer comme illégitime une loi qui, régulièrement promulguée, contredit un impératif de la morale chrétienne.

Quant à la sixième lecture, elle introduit une nouveauté paradoxale : alors que, en France, la laïcité est traditionnellement "à gauche", voici désormais qu'elle est annexée par la droite, sinon l'extrême droite, qui l'invoquent pour limiter l'invasion qu'elles redoutent de l'Islam et de l'immigration maghrébine. D'où, notamment, la pesante controverse sur le "port du voile". Ainsi se revendique une "laïcité identitaire", dont les promoteurs veulent préserver des dérives d'une hétérogénéisation culturelle abandonnée à elle-même et susceptible, à leurs yeux, d'induire la dilution de la nation. Mais, liée à des problématiques confuses, qui la débordent, cette revendication se trouve menacée d'implosion, de sorte que "elle ne fait pas l'unanimité à droite, loin s'en faut" (p. 118).

Enfin, la septième et dernière renvoie au régime contradictoire des diocèses de Strasbourg et de Metz, fortement attachés à

leur "droit local". Certes, cela n'a pas manqué de choquer les "juristes" et plusieurs tentatives ont sans succès essayé de le supprimer au nom d'une vision uniformisatrice de l'Etat. Déjà, en 1924, le gouvernement Herriot dû reculer devant la force de la résistance catholique et, entre 1952 et 1957, les négociations engagées par Guy Mollet échouèrent à leur tour. Quant à certaines collectivités territoriales d'Outre-mer, aux Antilles, en Guyane ou dans le Pacifique, elles bénéficient aussi d'un statut dérogatoire, qui ne va sans heurter les visions unitaristes.

Sept : c'est un nombre parfait ! Encore cet inventaire n'est-il pas nécessairement clos, car d'autres lectures peuvent se manifester dans l'avenir. Du moins cette approche, menée en référence à la notion wébérienne d'idéal-type, a-t-elle le mérite d'introduire, à propos de cet objet insaisissable, une intelligibilité éclairante et salubre. Ainsi aide-t-elle à comprendre pourquoi une notion, dont E. Poulat aimait à dire qu'elle avait vocation à favoriser le vivre ensemble d'une société pluraliste, ne cessait d'y maintenir controverse, affrontement, ressentiment et rancœur. C'est particulièrement le cas entre la première et la deuxième lecture, beaucoup s'efforçant de faire croire que la laïcité signifie le rejet méprisant de tout référent religieux.

Peut-être se demandera-t-on d'ores et déjà si la série de ces sept lectures parvient à -ou suffit à- intégrer toutes les données. Ne sollicite-t-on pas un peu les faits, en cherchant à les contraindre de se situer au sein de cette grille ? Celle-ci ne comporte-t-elle pas une exigence de cohérence que débordent la variété des faits, des courants de pensée et de positionnement des personnes et des institutions ? Enfin, selon le vœu de l'auteur, verra-t-on venir le jour d'une laïcité "articulant l'attachement à ses convictions propres et la capacité de prendre une certaine distance avec elles pour considérer l'autre avec empathie !" (pp 160-161) ? Pourra-t-on "induire un grand débat public et trouver quelques propositions fortes" (p. 163). Ne serait-ce pas préférable aux pressions idéologiques d'aujourd'hui et aux propos simplistes sur "les croyances".

Guy Avanzini

Michel de Boucaud

Les routes de l'Ecole

Tournai – Editions Fortuna – 2016 – 240 p.

Professeur de psychologie clinique à l'université de Bordeaux, M. de Boucaud expose ici de façon minutieuse et détaillée, à partir de sa propre activité, l'histoire mouvementée et complexe des relations entre l'Ecole Catholique et l'État. Selon son expression même, il s'agit d'une « chronique », qui « se propose de présenter les dynamiques et les tribulations des familles et de l'Enseignement Libre », (p.9) à partir des archives, de documents et de témoignages disponibles, comme de son rôle d'acteur au sein des APEL.

Ouverte par un avant-propos du Cardinal Ricard, cette « chronique » raconte une période de suractivité, marquée par la plus grande vigilance concernant les risques et les menaces d'atteinte à la liberté des familles. Elle commence en 1972, car c'est alors que M. de Boucaud est entré au Conseil d'Administration de l'APEL d'un lycée bordelais. A partir de cette date, il recense et analyse tous les débats, négociations et controverses auxquels il a été associé, tant en Gironde qu'à Paris.

Néanmoins, c'est évidemment à partir de 1981 que les tensions se renforcent, autour de la notion d'un « grand service public et unifié de l'Education Nationale », dont l'ambiguïté nourrit fortement l'inquiétude. L'auteur reconstitue, presque au fil des jours, et avec de longues citations de textes, la suite ininterrompue de rencontres, discussions, négociations et réunions publiques qui se déroulèrent pendant ces années, mais dont on ne saurait rapporter ici le détail, pour sauver une « association sans assimilation ». M. de Boucaud rend ici un hommage appuyé à Pierre Daniel pour la sagesse avec laquelle il a su combattre toute formule qui aurait compromis le caractère propre de l'Enseignement Catholique, sans créer des solidarités ou des amalgames politiques inopportuns. De même sait-il restituer et faire sentir le climat, à la fois lourd et effervescent, de cette période, comme décrire la genèse des manifestations qui se sont déroulées dans toutes les grandes villes de France, notamment à Bordeaux, et surtout celle, historique, du 24

juin 1984, qui devait entraîner le recul du gouvernement.

Sans doute regrettera-t-on quelques rapidités d'écriture, comme une densité abusive qui, oscillant constamment du plan local au plan national, s'avère un peu touffue et alourdie par de trop nombreuses et trop longues citations. Il reste que cet ouvrage apporte une contribution originale à la connaissance d'un épisode à la fois significatif et déterminant de l'histoire de la pédagogie chrétienne. Et l'on remerciera M. de Boucaud de cette recherche, qui est, en même temps, un beau témoignage personnel. Il souligne à bon droit que la cause de la liberté n'est jamais définitivement sauvée, mais requiert une incessante vigilance.

Guy Avanzini

Pierre de Charentenay, s. j.

La religion en communauté

Marseille – Publications Chemins de dialogue – 2016 – 224 p.

Ce livre n'a sans doute pas encore acquis l'audience qu'il mérite. Il s'agit, en effet, d'une réflexion de haut niveau sur les déplacements, -voire la délocalisation-, de la notion de laïcité depuis 1905. Par sa densité, sa hauteur de vues, il se situe aux antipodes des discours convenus, des banalités polémiques et du bavardage idéologique qui, en la matière, encombrant l'horizon.

Analysant le double phénomène de la sécularisation de nos sociétés et de la mondialisation, il discerne aussi, après l'éclipse des années 60-70, où prévalait la mode de « l'enfouissement », le renouveau actuel des religions -sectes, pentecôtisme, Communautés Nouvelles, et, surtout, Islam- et il montre comment les défenseurs historiques de la laïcité, en proie notamment à une crainte obsessionnelle du « communautarisme », négligent sa conception historique de respect des libertés personnelles au profit d'une attitude antireligieuse « sournoise », qui cherche à « éliminer la religion de la place publique au moyen de l'idéologie de neutralité » (p.135). Cela se manifeste à l'égard du

christianisme, mais surtout de l'islam, qui condamne à osciller contradictoirement entre une tolérance qui favorise l'invasion et une islamophobie coupable de xénophobie. Or, la réduction de la laïcité à une neutralité ordonnée à éliminer la présence de la religion dans les secteurs dépendant de l'État n'est pas sans poser des problèmes considérables à la liberté et à l'égalité (pp. 170-171). Il s'agirait d'une déviance, qu'illustrent divers épisodes récents et les lourds débats qu'ils entretiennent.

Nous ne suivons pas ici le détail de l'argumentation du Père de Charentenay mais, en en soulignant l'opportunité nous noterons qu'elle invite à un vaste débat sur des notions dont la polysémie, voire l'ambiguïté, favorisent dangereusement des usages -ou des mésusages- confus et équivoques ; aussi en va-t-il de celles de « privé » ou « public ». Parce qu'un « service public » est devenu au fil des ans « un corps de fonctionnaires, on croit volontiers qu'il s'identifie aux institutions de l'État » : or, par exemple, « l'enseignement libre » est « privé », mais il est, par contrat, associé au « service public de l'enseignement ». Et, si la religion relève bien d'une option personnelle, la foi commune de ceux qui y adhèrent comporte, voire exige, une expression « publique » reconnue par les institutions officielles qu'ils se sont données. En ce sens, le « privé » n'est ni secret, ni tacite, ni silencieux, mais s'exprime, se dit, se théorise. Plus encore, l'expression « publique » de la croyance est requise pour la liberté personnelle du fait que seule elle permet l'information indispensable à un choix éclairé ; loin d'être prosélyte, elle est la condition même de la liberté. C'est dire l'utilité d'une véritable cartographie des concepts, pour prévenir le désordre des idées et les dérives de la pratique.

Cet ouvrage a donc très bien saisi et restitué avec sérénité et fermeté l'évolution contemporaine des problématiques de la laïcité. Il s'inscrit utilement dans les débats qui y ont trait et peut contribuer à la progression de la réflexion.

Guy Avanzini

Régis Debray et Didier Leschi

La laïcité au quotidien

Paris – Gallimard – 2016 – 158 p.

Dans ce petit « guide pratique », Régis Debray, dont on connaît les valeureuses publications, et Didier Leschi, ancien directeur du Bureau des Cultes au Ministère de l'Intérieur⁷, rappellent d'abord que l'objet de la laïcité est de « permettre à une cité de se rassembler par delà ses différences, sans les nier ni les brimer » (p.7). En outre, elle n'est pas « un sport de combat » (p. 11). Sans doute, face à ceux selon qui il suffirait de reconnaître une priorité à la loi civile sur la religion, alors que c'est précisément l'objet du débat, ils constatent que des conflits concrets, parfois très vifs, surgissent d'un heurt ou d'une incompatibilité, réelle ou supposée, entre l'une et l'autre. C'est pourquoi ils ont relevé et retenu 38 « cas pratiques », qui constituent les rubriques du livre et pour la solution intelligente et apaisée desquels ils proposent des solutions qui leur semblent à la fois juridiquement pertinentes et socialement raisonnables. A ces conjonctures complexes, il convient d'apporter « des solutions, transparentes et accessibles à tous » (p.8). Ainsi en va-t-il, par exemple, du régime des aumôneries, des menus des cantines, des crèches, du foulard, de la longueur des jupes. Sur ces divers thèmes, les auteurs font le point, identifient les difficultés, signalent les vides juridiques, ouvrent quelques perspectives, proposent des conseils de bon sens, légitimement discutables mais le plus souvent bienvenus. On leur sait gré particulièrement de souligner qu'il ne relève nullement des compétences de l'Etat mais de la responsabilité des historiens de statuer sur l'applicabilité de la notion de « génocide » à telle ou telle situation (p. 89). « Entre les laïques qui ont peur pour eux-mêmes, et les laïques qui veulent faire peur aux autres, s'est récemment enclenché un cercle vicieux (p. 151). Aux uns et aux autres, il importe de rappeler que « la laïcité ne saurait prétendre à devenir la religion de ceux qui n'en ont pas » (p. 153). Le mérite de ce livre est, à cet égard, d'être pacifiant,

⁷ cf. aussi D. Leschi – *Misères de l'Islam de France* – Paris – Cerf – 2016 – 176 p.

facteur de sérénité, et de montrer dans quel esprit se placer pour résoudre les problèmes, plutôt que pour les passionner en vain.

Guy Avanzini

Francesco Brancaccio

La laïcité, une notion chrétienne

Paris – Cerf – 2017 – 204 p.

Quoi qu'il en soit de polémiques politiciennes persistantes, on comprend mieux, aujourd'hui, que non seulement la « laïcité » n'est pas intrinsèquement antireligieuse mais que, bien comprise, elle met en œuvre une distinction légitime entre Etat et Eglise : ne renvoie-t-elle pas à la parole de Jésus relative à ce qui relève de César et à ce qui appartient à Dieu. En ce sens, la laïcité procède bien d'une idée chrétienne. Mais le mérite de ce livre -qui s'ajoute à tant d'autres sur le même objet- tient à l'originalité de son argumentation. Le Père Brancaccio entreprend en effet, courageusement, d'établir que, pour la pensée chrétienne la plus traditionnelle, le champ de compétence spécifique de l'Etat ne relève pas de conditions ou de données d'ordre religieux mais de « sources universelles...telles que la nature et la raison » (p.17). Et c'est, dit-il, de leur « compénétration » (p.36) que procède le droit, qui est donc d'origine laïque. Ainsi, en « proposant » (p.36) ce terme, on pose son fondement, de sorte qu'on le reconnaît ainsi comme une notion chrétienne.

Nous ne reprendrons pas ici le long et minutieux raisonnement au terme duquel l'auteur montre que là est précisément l'enjeu du célèbre débat de 2004 entre Habermas et le Cardinal Ratzinger, comme des déclarations ultérieures de celui-ci, devenu le Pape Benoît XVI. Leur analyse serrée et approfondie, comme celle des propos du Pape François, qui ne mobilise cependant jamais ce terme, circonscrit et dessine toute sa place. Simultanément, cette étude s'insère opportunément dans la discussion, actuellement vive, sur le droit des religions à participer aux débats socio-éthiques en cours. Face à ceux qui le récuse et pour qui leur compétence se limite à la seule sphère « privée », l'auteur montre pourquoi elles ont le droit -et le

devoir- « d'envisager leur collaboration en faveur de la dignité de la personne humaine » (p.140). C'est en effet l'Etat qui est laïque, mais non la société, qui est au contraire le siège et le lien des libres controverses.

Encore se demandera-t-on à bon droit quelle peut être, dans le contexte actuel, la portée de cette perspective, si pertinente soit-elle. L'opinion demeure marquée en profondeur par la confusion entre cette conception authentique à la laïcité et celle qui, pour la rejeter ou pour s'en réjouir, l'assimile à une certaine vision des « Lumières », à l'agnosticisme, à l'athéisme et à l'irréligion. Cette réduction, pour erronée qu'elle soit, est assez entretenue pour demeurer vivace et pour entraîner une conception du vivre ensemble marquée par l'écart entre ceux pour qui cela signifie la résignation plus ou moins amère à ce que l'on est contre son gré contraint de subir, et ceux pour qui elle signifie au contraire l'acceptation du pluralisme et le respect de la liberté d'autrui. Souhaitons que le livre du Père Brancaccio soutienne et fortifie la seconde.

Guy Avanzini

Don Bosco et la pédagogie salésienne

La relation éducative - 5ème Congrès de l'éducation salésienne

Paris - Ed. Don Bosco - 2015 - 80 p.

La célébration du bicentenaire de Don Bosco a offert mille occasions d'analyser les divers aspects de sa pédagogie. Ainsi, le "5ème congrès de l'éducation salésienne", réuni à Lyon en mars 2014, a très opportunément étudié la relation éducative, sur laquelle cet opuscule suscite une réflexion dense et bienvenue.

L'introduction pose d'emblée des questions pertinentes et bienvenues : à une époque marquée par la peur de l'avenir, l'essor de la violence, l'échec scolaire, peut-on sérieusement préconiser encore une pédagogie "optimiste et enthousiaste" (p. 8), transformatrice du monde et annonciatrice d'un avenir meilleur ? Celle-ci n'est-elle pas désormais discréditée, et vouée à paraître dérisoire ou naïve, voire incitatrice d'un

laxisme coupable ? Sans doute les trois communications magistrales du colloque ne répondent-elles pas directement à cette question mais, chacune à sa manière, proposent-elles des vues éclairantes et, à divers titres, réconfortantes, en montrant le rôle de la relation éducative.

Une approche originale, d'ordre anthropologique, de M. Caron montre comment, en tant que personne humaine, l'enfant aspire à la relation et l'appelle pour se construire lui-même : même, c'est là que se situe la finalité de l'éducation : l'amener à entrer en relation, être introduit dans la dynamique de la transmission ; c'est ce qui l'autonomise sans l'insécuriser, en vue d'une "heureuse articulation du moi et du nous, de la liberté et de la communication" (p.13). Et, plus que jamais, "à l'heure de la génération numérique" (p.19), la relation asymétrique et présente entre l'adulte et l'enfant peut seule permettre à celui-ci de s'approprier le savoir comme d'acquérir un sens critique et d'équilibrer "culture du livre" et "culture des écrans" (p.21).

De la communication de Mme Barrère, nous retiendrons surtout, parmi beaucoup de remarques judicieuses, son analyse des "activités électives" des élèves, c'est-à-dire, celles qu'ils choisissent contre la culture scolaire : la télévision, l'ordinateur ou les jeux vidéo, les nouvelles addictions ; comment, alors, sauver la motivation aux savoirs et aux études ? Au terme d'une sorte d'approche phénoménologique de cet écartèlement entre deux registres culturels, elle souligne que ces "activités électives" introduisent de facto une "éducation sans école, une sorte de curriculum parallèle et disparate", qui justifie de se demander comment l'École "peut et veut faire des exercices scolaires des épreuves de formation de soi" (p.43).

Enfin, dans un texte en forme de méditation, Marguerite Lena présente, avec la profondeur qui est la sienne, une étude sur l'éducation comme "promesse à tenir" (p.61). Eduquer, c'est en effet, pour qui dispose d'un minimum de maturité, prendre un engagement à l'égard de l'enfant, donner une réponse à la confiance que celui-ci accorde à l'adulte. C'est aussi le considérer comme une promesse, c'est-à-dire comme

mystérieusement porteur d'un potentiel, qui lui appartient, mais qu'il faut l'aider à déployer et à révéler : "les jeunes ne sont pas des gêneurs, mais des promesses" (p. 66). Le jour où les éducateurs en seraient convaincus, le climat de l'École en serait transformé. Mais sans doute faut-il pour cela qu'elle devienne salésienne !

Guy Avanzini

J'ai à te dire ... Paroles d'éducateurs, à la manière de Don Bosco

Paris – Presses d'Ile de France – 2016 – 128 p.

Présenté de manière très soignée et agréable à lire, cet opuscule original rassemble 90 projets de « mots du soir », cette parole que Don Bosco avait coutume d'adresser avant la nuit aux internes du Valdocco, pour conclure la journée par un propos formateur. Cette tradition, qui lui était chère, s'est maintenue dans les maisons de la Congrégation, mais a été transformée, selon les cas, en « mot du matin » ou « mot du jour ». Issue du registre existentiel -accompagnement, accueil, bonté, confiance, fraternité, etc.- cette parole vise à aider chacun dans sa maturation personnelle par une brève incitation à la réflexion. Volontiers liée à un événement de la journée, à un incident du quotidien, elle souhaite ainsi induire parmi les adolescents une même sensibilité, voire une spiritualité commune, et les aider à assimiler l'esprit salésien.

Ce sont ces mêmes objectifs que 32 religieux -notamment Sœur Nadia et le Père Petitclerc- ou très proches de la famille salésienne se sont donnés. A ceux qui souhaiteraient restaurer ou instaurer cette pratique dans leur établissement, ils fournissent un vaste choix de suggestions, très heureusement identifiées par une liste de « mots clés » (p. 118 et sy), porteurs de thématiques voisines.

L'on ne s'étonnera évidemment pas que celles-ci se situent dans la dynamique et l'esprit du Système Préventif, qu'elles cherchent à transmettre : « sans vous, je ne peux rien faire », aimait dire Don Bosco à ses élèves. C'est bien cette adhésion intelligente qui est ainsi visée ; confiance, affection, joie, tiennent une large place. Au

total, c'est toute une sagesse sereine qui émane de ces pages. Et l'on souhaite que, en les commentant ainsi, l'adulte s'en convainque lui aussi vraiment. Il y aurait là une belle réciprocité éducative.

Guy Avanzini

Don Bosco

Le système préventif, d'hier à aujourd'hui... et pour demain ?

Paris – Edit. Bosco – 2017 – 110 p.

Dans la conjoncture, plutôt morose de la pédagogie contemporaine, voici néanmoins une bonne nouvelle : la parution, dans un petit livre facilement accessible, du célèbre texte de Don Bosco sur « le système préventif ». Il s'agit en effet d'un document particulièrement précieux, car il présente, de la main même de son auteur, la seule formalisation de sa pensée pédagogique.

Dans un chapitre initial, le Père Wirth, de l'Université Pontificale Salésienne de Rome, expose le contexte de son élaboration : en mars 1877, à l'inauguration du « patronage St Pierre de Nice, première implantation de la Congrégation de France, Don Bosco lui-même prit la parole pour présenter les principes de son action. De retour à Turin, il retouche et met au point la rédaction de son propos, pour le publier pendant l'été dans un livret bilingue franco-italien ; sous la forme d'un « appendice » il expose les méthodes d'éducation de la jeunesse ; C'était aussi, à ses yeux, « l'esquisse » d'un petit ouvrage qu'il se proposait d'écrire s'il en trouvait le temps. Enfin, la version définitive fut arrêtée à l'automne, comme prologue au « Règlement pour les maisons de la Société de St François de Sales », comme le remarque le Père Wirth, ce « travail de circonstance » fournit l'occasion d'élaborer un « texte normatif » (p. 24).

Nul, néanmoins, ne se doutait alors que, malgré la discrétion de leur origine, ces onze pages inaugurerait une étape nouvelle dans la dynamique de la pédagogie chrétienne. Certes, comme le note aussi le Père Wirth, sa conception est marquée par la culture d'une époque où d'aucuns préconisaient déjà de substituer la

prévention à la répression. Il reste que le choix de Don Bosco n'émane pas d'abord de la validité intellectuelle de ce renversement mais bien davantage de sa longue expérience de terrain, comme de son propre charisme. Ainsi inaugurerait-il l'approche tripolaire -raison, affection, religion- qui organise entre elles interdépendance et circularité. On le voit, sa spécificité tient au renouveau d'ordre anthropologique qu'il introduit : celui d'un adolescent qui, n'étant plus humilié ou marginalisé, n'est plus animé du désir de vengeance dû à la punition ; alors, il se transforme et se réhabilite à ses propres yeux, grâce à l'expérience affective d'une relation confiante avec un adulte ; il sait, désormais, que la sanction éventuelle porte sur son acte, et non plus sur sa personne ; il se sait et se sent respecté.

Toutefois, si manifestes qu'en soient les mérites, le système préventif demeure-t-il pertinent et applicable aujourd'hui ? Identifié et promu dans le contexte du XIX^{ème} siècle, garde-t-il son actualité dans un monde sécularisé et déchristianisé ? Offre-t-il encore une issue à la crise contemporaine de l'éducation ? C'est la problématique que, dans les trois chapitres suivants, traite le Père Petitclerc. Don Bosco n'a-t-il pas lui-même écrit : « le chrétien est seul capable d'appliquer avec fruit la méthode préventive ? » (p. 32). Encore ne dit-il pas qu'il ne s'adresserait qu'à des croyants ou à des sujets christianisés. Aussi bien, dès février 1878, dans une lettre au Ministre italien de l'Intérieur, pour l'éventuelle ouverture à Rome, d'un centre d'accueil de jeunes en difficulté, il propose lui-même une version allégée (cf. texte de Don Bosco, pp. 62-70) qui, dit Petitclerc, « ôte toute les références explicitement religieuses » (p. 61), pourvu que, « grâce aux cours du soir et du dimanche, on donne à ces pauvres enfants du peuple une nourriture morale adaptée et indispensable » (p. 67). Aujourd'hui, le débat reste ouvert entre ceux pour qui la marginalisation de la tripolarité trahirait le message du Fondateur, et ceux pour qui, comme le Père Thévenot, « tout ce qui se prescrit au nom de Dieu peut se justifier du point de vue de l'homme » (p. 73-74). Il y a là, on le voit, une question à approfondir.

Qu'en est-il, par exemple, d'un établissement catholique qui, fidèle à son « caractère propre », s'efforce d'être chrétien, mais dont beaucoup de professeurs et d'élèves sont incroyants, ou indifférents, voire athées.

Quoi qu'il en soit, le « système préventif » a formalisé des acquisitions définitives de la pensée pédagogique, spécialement la distinction entre éducation et dressage ; il a esquissé aussi de fortes intuitions anticipatrices, dans le champ de l'affectivité et de la résilience. Souhaitons donc que cette nouvelle édition, qui rend le texte désormais aisément accessible, comme la qualité de sa présentation et de son commentaire en assurent l'audience et en favorisent l'adoption. Sa validité permet donc de dire à nouveau que l'éducation du XXIème siècle sera salésienne ou échouera.

Guy Avanzini

Les missionnaires

Quentin de Veyrac

A l'école des plus pauvres : de l'aventure à la quête intérieure

Paris – Ed. Artège – 2017 – 354 p.

C'est l'histoire de trois jeunes amis chrétiens, qui décident de suspendre leurs études supérieures pour partir, ensemble, ainsi qu'y invite le Pape, vers les « périphéries » : ils vont effectuer un tour du monde d'une année, pour rencontrer, sur les divers continents, des institutions spécialisées dans l'accueil des « pauvres » : prostituées, malades mentaux, handicapés... telles seront les « missions » qu'ils se sont données. Ils partent à l'inconnu, en auto-stop, avec un bagage minimum ; forts d'un dépouillement volontaire, ils s'abandonnent à la Providence. Ils le savaient et le voulaient ainsi : c'est « un itinéraire géographique tout autant qu'un cheminement intérieur » (p.10), pour rejoindre « ceux qui avaient décidé de consacrer leur vie pour venir en aide aux autres (id.). S'en suit un récit, agréablement écrit, et hautement émouvant, des épisodes et péripéties d'un périple qui n'a ni épargné les épreuves, ni écarté les

occasions de faire à bon droit confiance à Dieu.

Sans doute ce livre suscitera-t-il d'emblée les réactions les plus variées. Certains admireront la générosité et la foi de ces « jeunes », si prompts à répondre à l'appel du Pape, tandis que d'autres, y verront un désir immature d'aventures et de voyages, ou l'illusion naïve de croire utiles des initiatives qui, à l'évidence, ne sont pas à la mesure de la misère rencontrée ; D'autres dénonceront cet optimisme crédule auquel s'abandonnent volontiers les chrétiens. L'auteur, quant à lui, manifeste beaucoup de lucidité et n'ignore ni l'immensité des problèmes, ni la fragilité de ceux qui les affrontent et qui, par là, reçoivent plus qu'ils ne donnent. Tous trois en en discutant régulièrement, pour s'évaluer. On appréciera leur belle définition des « périphéries » : « tous les lieux où Dieu n'est pas reconnu et où la dignité de l'homme, créé à son image, est bafouée (p. 314). Aussi bien, l'objectif des voyages est moins de « faire pour » que « d'être avec » ! Plus précisément il est aussi, éventuellement, de suggérer à ces marginaux qu'ils ne sont pas méprisés et rejetés de tous, mais qu'ils sont aussi, quoique trop rarement, reconnus et respectés, et qu'il peut y avoir un autre avenir que leur actuel présent. Ils contribuent ainsi à casser le fatalisme, à ouvrir une espérance, à éveiller un appel.

Pendant chacune de leurs « missions » successives, nos trois missionnaires ont été, bien sur, associés à diverses tâches d'éducation populaire, voire d'enseignement, pour aider certains à échapper à leur destin. Mais, plutôt que de résumer ce qu'ils ont fait, mieux vaut renverser le regard et s'interroger sur les deux problèmes majeurs que ce voyage d'une année pose à l'éducateur. Le premier, c'est de savoir comment, pour reprendre un mot du Pape, arracher les indifférents au confort du « divan » et les éveiller aux grandes causes ; le second, réciproquement, est de chercher comment éviter que celles-ci servent d'alibi à des sujets immatures, qui tentent la fuite et l'évasion. Comment responsabiliser ceux qui ne pensent qu'au confort et aux loisirs et calmer ceux qu'égaré un activisme

irréfléchi ? Comment sensibiliser les indifférents et assagir les affolés, pour amener les uns et les autres à des initiatives réfléchies et efficaces ? C'est dire qu'aujourd'hui le problème se pose d'une « pédagogie de l'humanitaire », qui peut déjà, certes, se prévaloir de belles réussites, mais qui demeurent marginales et sont perçues comme exceptionnelles, non intégrées à une vision pertinente de la formation morale et spirituelle. En outre, cela ne pourrait-il pas s'insérer dans les pratiques du « réenchâtement de l'École », que préconise Pascal Balmand ?

On sera reconnaissant à cet ouvrage simple, direct et modeste, d'ouvrir des perspectives qu'une pédagogie chrétienne fidèle à ses exigences intrinsèques ne peut s'autoriser à négliger.

Guy Avanzini

Agnès Brot et Guillemette de la Borie

Héroïnes de Dieu : l'épopée des religieuses missionnaires au XIX^{ème} siècle

Paris -Ed. Artège – 2016 – 316 p.

Ce livre procède à l'inverse de celui de Sylvie Bernay qui étudie la permanence du phénomène de la vie féminine consacrée à travers l'histoire de l'Église, et qui l'illustre par la présentation de quelques figures exemplaires. Nos deux auteures se sont, quant à elles, au contraire, centrées sur huit religieuses missionnaires du XIX^{ème} siècle, inégalement connues. En outre, elles ne prétendent nullement avoir effectué « un travail de recherches » (p.19) ; aussi bien, aucune justification n'est fournie d'une liste qui, en définitive, semble arbitraire, mais qui réunit des personnalités exceptionnelles, mues par le même ardent désir de convertir les « sauvages ». Et, de fait, au fil des pages, on est saisi par un volontarisme obstiné et une témérité souvent improvisée, qui déconcertent et pourraient défier abusivement la raison.

On n'entreprendra pas ici le résumé de chacune de ces histoires de vie, dont rien ne peut suppléer la lecture et qui laissent décontenancé devant l'amoncellement d'obstacles décourageants, qui ne cessent de menacer l'existence même et la survie des

religieuses, exposées d'abord aux tribulations de la traversée des océans et au danger des naufrages, puis à la dureté des climats et des conditions d'existence quotidienne qui compromettent leur santé et, très souvent, leur vie même. Il s'y ajoute leur méconnaissance totale des lieux et des sociétés vers lesquels elles vont, l'indifférence, sinon l'hostilité des populations avec lesquelles elles cherchent le contact, un fossé culturel insoupçonné, ces tensions au sein même des communautés ou avec l'autorité ecclésiastique, la lenteur interminable des communications, des problèmes canoniques toujours en suspens, l'incoordination de l'action pastorale, enfin une série de péripéties rocambolesques. Force est alors de conclure que seuls l'intensité de la foi et le secours de la grâce permettent le miracle permanent d'un tel héroïsme missionnaire et cette réponse inconditionnelle à l'appel à l'évangélisation que lança le Pape Grégoire XVI. Et c'est pourquoi l'on ne peut qu'admirer leur capacité de réalisation et de mise en place d'œuvres sociales ou socio-éducatives, qui serviront de substrat à l'action des missionnaires.

S'agissant précisément de l'éducation, c'est un souci qui leur est commun : toutes sont, partiellement ou principalement, désireuses d'instruire les populations et de baptiser les enfants, même si c'est sans s'interroger suffisamment sur ce qu'elles peuvent raisonnablement envisager. Aussi bien, elles sont souvent amenées malgré elles à s'occuper d'abord des enfants de colons installés dans ces contrées lointaines. Il leur est difficile de rejoindre les jeunes « sauvages » dont la conversion est leur objectif. En outre, lorsqu'elles y parviennent, c'est selon des programmes et des rythmes occidentaux, que les petits indigènes n'assimilent pas. Aussi leur a-t-il fallu consentir à un lourd travail d'adaptation, c'est-à-dire d'invention pédagogique, qui mettra aussi en évidence l'éducabilité, jusqu'alors insoupçonnée, de ces « primitives ».

Au terme de l'ouvrage, l'épilogue s'intéresse à « ce qui reste de l'œuvre de ces héroïnes de Dieu » : « ont-elles transmis leur foi, fait grandir l'Église ? » (p.299). L'on ne saurait échapper à la problématique de

l'évaluation. Et cependant, force est aussi de dire d'emblée que l'efficacité du travail spirituel ne relève pas de nos techniques d'évaluation mais du mystère de la grâce. C'est toute la vitalité chrétienne actuelle des pays où ces femmes ont épuisé leurs forces qui est le juste étalon de leur don d'elles-mêmes.

Cet ouvrage contribuera ainsi à casser l'image simpliste de la religieuse compassée, au profit de celle qui s'abandonne à la 'folie de la foi', dont parle Saint Paul.

Guy Avanzini